

Boris Souvarine

6 articles sur Lénine (1918-1924)



- « Lénine », *La Vague*, 1ere année, n°7, jeudi 14 février 1918 p. 1-2.
- « Lénine au Congrès », *l'Humanité*, jeudi 26 janvier 1922, p. 1.
- « L'anniversaire de l'attentat contre Lénine », *Bulletin communiste*, n° 35, 30 août 1923, pp. 520-522.
- « Ilitch, cher Ilitch », *l'Humanité*, 21e année, n°7335, dimanche 27 janvier 1924, p. 1.
- « La légende infâme du « wagon plombé », *l'Humanité*, 21e année, n°7336, lundi 28 janvier 1924, p. 1-2.
- « Lénine et les communistes français », *Bulletin communiste*, 6e année, n°5, vendredi 1er février 1924 p. 121-123.

Lénine

Boris Souvarine

Source : « La Vague », 1ere année, n°7, jeudi 14 février 1918 p. 1-2. Notes MIA.

Il n'est pas d'homme dont l'opinion des deux mondes soit plus entretenue depuis plusieurs mois ; et il n'en est pas qui soit plus inconnu et plus méconnu. Ignoré des valets de la grande presse tapant la Révolution, Lénine était connu en Russie des intellectuels qui lisaient ses ouvrages et des ouvriers social-démocrates qui le considéraient comme un chef. Dans l'Internationale, une élite savait sa valeur et sa force.

La crise formidable provoquée en Europe par une bourgeoisie insensée qui court à sa perte, crise dont l'évolution a été en Russie plus rapide qu'ailleurs, a ouvert une période révolutionnaire où s'élabore une société nouvelle. Dans ce champ d'action à sa taille, Lénine a pu déployer une activité prodigieuse au service d'une intelligence remarquable et d'une doctrine sans égale. Déjà son œuvre apparaît dans les grandes lignes, à travers le brouillard des fausses nouvelles, des injures, des cris de colère et de haine.

Dans le chaos où le tsarisme et la guerre ont jeté la Russie, un ordre social nouveau se dessine, une organisation s'édifie, envers et contre les obstacles de tout ordre que les hommes et les choses ont dressés devant les pionniers de la Révolution sociale. La milice populaire – garde rouge – se forme ; le contrôle ouvrier sur la production et la direction des usines s'institue ; les salaires augmentent en même temps que les heures de travail diminuent ; le sol et le sous-sol, l'organisation bancaire, sources de richesses arrachées aux parasites, reviennent à la collectivité... Mais avant de considérer l'œuvre, il faut connaître l'homme.

Vladimir Ilitch Oulianof, dit Iline, dit Lénine, est né le 23 avril 1870 à Simbirsk. Ses parents étaient propriétaires fonciers¹. Il étudia le droit, passa sa licence et devint avocat à la Cour d'appel après avoir plaidé deux fois, épreuve nécessaire pour l'obtention du titre d'avocat. Mais il se consacra immédiatement à la politique, aux études sociales, au journalisme.

Entré dans [le parti d'Affranchissement du travail](#), il se voue à l'organisation ouvrière social-démocrate et, avec [Martov](#), fomenta les premières grandes grèves de Saint-Pétersbourg, en 1895.

Arrêté, emprisonné, puis déporté en Sibérie, il met à profit ses loisirs forcés en écrivant. Il étudie principalement sur les questions agraires et l'économie politique. Après quelques années de déportation il s'évade et crée, à l'étranger, avec [Plekhanov](#), [Martov](#), [Axelrod](#), [Potressov](#), [Vera Zassoulitch](#), le journal « [Iskra](#) » (l'Étincelle), en 1899. Cet organe des marxistes révolutionnaires pénétrait en Russie malgré la police tsariste et répandait parmi les ouvriers les idées socialistes qui devaient triompher vingt ans plus tard.

Il lutte contre la tendance des marxistes opportunistes, dont [Pierre Struvé](#) et [Milioukov](#) étaient les théoriciens. Dès ce moment, il prévoit que cette tendance évoluera vers le nationalisme impérialiste. Il entreprend une série de conférences à Paris, Berlin, Bruxelles, Genève, pour combattre cet embryon de futur parti cadet.

¹ Ayant peu de sources d'informations fiables sur Lénine à l'époque, Souvarine commet ici quelques erreurs biographiques.

En 1903, une scission se produit au Congrès, social-démocrates ouvrier. Ce sont les théories de Lénine qu'adopte la majorité. Mais il est abandonné successivement par Martov, Plekhanov et Axelrod, qui préconisent une tactique opportuniste, une lutte « légale ». La lutte s'engage entre bolcheviki et mencheviki.

Lénine crée un nouveau journal, *« Le Prolétaire »*, et publie diverses brochures politiques pour défendre ses conceptions, entre autres : *Pour les dépossédés des campagnes*, qui est devenue l'évangile des paysans socialistes.

Quand la Révolution éclate, en 1905, il rentre en Russie et collabore à la *« Novaïa Jizn »* dont le tirage, après un mois de publication, atteint 300.000 exemplaires. La répression oblige les chefs du mouvement à se tenir à l'écart. Lénine quitte Petrograd et s'installe à Kyokola, en Finlande. De là, il dirige divers journaux socialistes qui devaient très fréquemment changer de titre, après de successives interdictions.

Le régime policier devenant intenable, le comité central du parti social-démocrate décide de se transporter à l'étranger. Il se fixe à Genève.

En 1908, le Comité central se déplace et vient résider à Paris. Lénine habite rue Beaunier ; [Kamenef](#) rue Sarrelle ; [Zinovief](#), rue Didier. Avenue d'Orléans on installe l'imprimerie des journaux bolcheviks : *« Le Prolétaire »*, organe d'études et de théories socialistes ; *« Le Social-Démocrate »*, organe de propagande, dont [Mayéras](#) fut le gérant.

Mais en Russie, l'agitation reprend, les partis d'avant-garde se raniment. Le Comité central décide de se rapprocher du pays et s'installe à Cracovie. C'est là qu'il se trouve quand la guerre éclate. Lénine et Zinovief sont arrêtés sous l'inculpation d'espionnage ! Grâce aux efforts de Victor Adler² et du parti social-démocrates autrichien, ils sont relâchés et ils arrivent en Suisse dans une misère noire. Zinovief est obligé de s'embaucher comme ouvrier d'usine.

Heureusement, Gorki crée en Russie une publication à laquelle Lénine collabore, ce qui lui assure des moyens d'existence. Il continue à publier *« Le Social-Démocrate »*, qui édite sa brochure en collaboration avec Zinovief : *Le Socialisme et la guerre*. Il engage une lutte implacable contre les social-patriotes de tous les pays, traîtres à la classe ouvrière. Il participe aux conférences de Zimmerwald et de Kienthal³, dont il combat les éléments modérés.

En mars 1917, un grandiose mouvement révolutionnaire et socialiste balaie en Russie le régime exécré. Les idées se répandent, les doctrines s'expriment, les programmes se heurtent, les propagandes s'exercent. Partout, à l'étranger, les révolutionnaires proscrits se hâtent de prendre le chemin du retour en Russie libérée et brûlent de participer à la bataille politique et sociale qui commence.

Lénine et ses amis ne sont pas les derniers à vouloir se jeter dans la mêlée pour faire prévaloir leur volonté de Révolution intégrale, de transformation sociale complète. Les gouvernements de France et d'Angleterre leur refusent le passage. Mais rien ne peut arrêter des hommes qui ont, à l'avance, sacrifié leur vie pour faire ce qu'ils considèrent comme leur devoir. Une seule voie s'offre à eux, celle de l'Allemagne : ils l'utilisent et arrivent à Petrograd où le peuple leur fait un accueil enthousiaste.

2 Adler, Victor (1852-1918), fondateur et dirigeant de la social-démocratie autrichienne, membre du Bureau socialiste de la IIe Internationale. Social-chauvin pendant la Première guerre mondiale.

3 Zimmerwald et Kienthal sont les noms des villages suisses où eurent lieu des conférences socialistes internationales contre la guerre, respectivement les 5-8 septembre 1915 et les 24-25 avril 1916. L'objectif de ces conférences était de regrouper les courants socialistes internationalistes et pacifistes européens à la suite du naufrage de la IIe Internationale au début de la Première guerre mondiale, majoritairement dominée par les courants « social-patriotes ». Lénine anima l'« aile gauche » de l'Union Zimmerwald, dont les membres formeront pour la plupart les cadres de la future IIIe Internationale.

On a propagé, en France, les pires calomnies sur Lénine, en prenant pour prétexte ce voyage à travers l'Allemagne. J'ai eu l'occasion de réfuter, dans un récent numéro de « *La Vérité* », les allégations des « journalistes » sans conscience – et sans crédit – dont le métier est de déshonorer ceux qui ne payent pas. Les bolcheviks ne doivent rien au gouvernement impérial allemand. Notre camarade [Fritz Platten](#), secrétaire du Parti socialiste suisse, avait obtenu pour eux le droit de passage, étant entendu qu'ils étaient considérés comme prisonniers civils échangés contre un nombre égal de prisonniers civils allemands détenus en Russie. D'ailleurs, les bolcheviks n'ont pas bénéficié seuls de cette mesure : de nombreux social-patriotes ont pris le même chemin !

À Petrograd, l'activité débordante de Lénine trouve à s'employer. Il lutte contre les cadets, les modérés et les opportunistes qui veulent enrayer le développement de la Révolution. Il participe à la chute des Birioukov, des [Rodzianko](#), des [Goutchkof](#). Il combat tous les gouvernements de coalition : le prolétariat doit être seul maître du pouvoir. Il contribue dans une mesure décisive à l'échec de [Kornilov](#). Enfin, il renverse [Kerensky](#) et instaure le Conseil des Commissaires du Peuple qui poursuit sans relâche l'œuvre de paix et de Révolution sociale.

La place fait défaut, dans « *La Vague* », pour parler comme il conviendrait de la vie de Lénine, de ses ouvrages, de ses luttes, de sa valeur comme théoricien, comme organisateur et comme combattant. Une étude digne de lui exigerait un développement qui ne pourrait tenir ici. J'aurai sans doute l'occasion d'en entretenir, plus tard, les amis de « *La Vague* ».

Lénine au Congrès

Boris Souvarine

Source : « L'Humanité », jeudi 26 janvier 1922, p. 1.

Moscou, 26 décembre 1921

Mais Kalinine vient de prononcer ces mots : « *Sur le premier point de l'ordre du jour, la parole est au camarade Lénine* ». L'auditoire s'est soulevé comme sous l'impulsion d'un courant électrique. La loge diplomatique a subi la contagion. Lénine est déjà à l'avant-scène, quelques feuillets de notes à la main. Une formidable clameur retentit, se prolonge plusieurs minutes, s'élève en recrudescence à trois reprises. On crie : « *Hourra !* ».

Quand le grondement des acclamations s'apaise, Lénine commence son discours, mais à peine a-t-il prononcé quelques mots qu'un délégué, au paroxysme de l'exaltation, hurle « *Vive notre camarade Lénine, le chef de la Révolution mondiale !* » Le cœur des délégués répond en fracas à ce cri enthousiaste. Enfin le silence. Lénine parle.

Il parle avec cette clarté, cette simplicité familière qui devient proverbiale. Il ne se soucie pas de la forme, dédaigne la rhétorique, les artifices oratoires, ne craint pas les répétitions. L'idée, l'idée le hante et le domine, le reste n'est rien. Il raisonne, discute, renseigne, enseigne.

Souvent il ironise, sans effort, car il est naturellement enclin au rire. Quelques fois, il simule un dialogue, se tient lieu d'interlocuteur, avec une mimique et des intonations de voix drôles qui réjouissent l'auditoire. Il est aussi simple, cordial, familier dans une vaste assemblée que dans un entretien privé.

Tel il était il y a quelques jours dans son cabinet du Kremlin, où j'ai conduit le camarade [Bestel](#), tel je le retrouve aujourd'hui devant 5.000 personnes.

Il faut voir comme l'écoutent, comme le regardent ces milliers d'ouvriers, de paysans élevés par la Révolution au rôle de législateurs : non pas seulement avec admiration, mais avec amour. Quand il tousse, ou que sa voix s'enroue, chacun se penche vers le voisin qu'il croit mieux renseigné : « *Il paraît qu'il vient d'être malade... Il va mieux... Non ce n'est rien... Il est solide... Il leur en fera encore voir...* »

On l'admire comme chef, on l'aime comme un père. On sait qu'il est le plus clairvoyant, le plus habile, le plus résolu. On sait que sa seule raison de vivre est la défense des opprimés. On sait qu'il est *l'Incorruptible*.

Et je pense à l'autre *Incorruptible*, à celui qui succomba à l'intrigue des démagogues et des lâches, et dont la mort marqua la fin de la Grande Révolution française. L'Histoire ne se répète pas toujours, quoi qu'en disent les rabâcheurs de lieux communs. La Révolution russe ne connaît pas Thermidor⁴. Car il ne suffit plus de couper une tête pour décapiter la Révolution. [Robespierre](#) était seul. Lénine est l'homme d'un parti.

4 On fait référence ici à la date du 9 thermidor 1794 (selon le nouveau calendrier instauré par la Révolution française, c'est à dire le 27 juillet) où l'aile droite de la bourgeoisie renversa par un coup d'Etat les jacobins radicaux dirigés par Robespierre. Ce tournant ouvrait la voie au 18 brumaire (19 novembre) 1799, celle de la contre-révolution triomphante avec la prise du pouvoir par Napoléon Bonaparte.

Derrière la longue table rouge du praesidium, ils sont là, tous les membres du Comité Central du Parti, expression suprême de la volonté de tout un peuple, élite de l'élite de la Révolution. Les voici, ces dictateurs qui ne sont en réalité, comme, l'a écrit [Barbusse](#), avec une grande hauteur de pensée, que des esclaves, les esclaves de leur Idée, de la cause du prolétariat, du communisme.

Ils sont d'un Comité Central qui a connu bien des controverses passionnées, des chocs violents d'opinions, d'âpres polémiques, mais d'où l'intrigue, l'horrible intrigue, l'insinuation, l'ignoble insinuation, sont bannies. Le Comité Central, le, « Tsa-Ka », voilà l'hydre à plusieurs têtes qu'on ne tuera pas.

Lénine a parlé deux heures. La séance est levée. Dehors, l'air pur, le froid vif, la neige, sans souillure. Nous rentrons silencieusement à la maison et nous éprouvons une étrange impression de calme intérieur, de sérénité, de confiance, de certitude.

L'anniversaire de l'attentat contre Lénine

Boris Souvarine

Source : « Bulletin communiste », n° 35, 30 août 1923, pp. 520-522.

Le 30 août 1918, Lénine tombait sous les balles de la « socialiste-révolutionnaire » [Dora Kaplan](#). On sait que les « socialistes-révolutionnaires » russes s'appellent ainsi par une audacieuse antiphrase, étant anti-socialistes et contre-révolutionnaires. La réaction mondiale se mit à hurler sa joie. Mais, pour le plus grand malheur de celle-ci, Lénine n'était que blessé. Il guérit, mais pas complètement puisqu'il porte encore dans son corps des balles d'extraction impossible. La revue russe amie, « Le Projecteur » commémore le cinquième anniversaire de l'attentat en consacrant un numéro entier à Lénine. Elle a demandé aux principaux militants de l'Internationale présents à Moscou d'y collaborer. Nous reproduisons ici l'article de notre directeur, Boris Souvarine.

Le matin du 31 août 1918, à Paris, je fus réveillé par ma mère qui me dit, en jetant une liasse de journaux sur mon lit : « *Lénine est tué* ».

Je me dressai brusquement, saisis je ne sais plus quel « *Matin* » ou autre saleté du même genre et regardai simplement l'origine des dépêches alignées sous la manchette annonçant l'assassinat. Je respirai. Les télégrammes étaient datés de Reval, Helsingfors, Riga ou Varsovie.

Je répondis : « *Ce n'est pas vrai* », et me recouchai.

Depuis plus d'un an que la Révolution russe avait commencé, je suivais attentivement dans toute la presse française et dans les principaux journaux anglais les nouvelles de Russie. Sur 100 nouvelles, il y en avait 99 fausses. Et la centième était tendancieuse, quand par hasard le fait rapporté était exact en soi. Chaque matin, je scrutais minutieusement les dépêches Havas, Radio, Reuter ou Wolf qui rivalisaient de mauvaise foi, d'imagination haineuse envers la Révolution. Et je pouvais me flatter d'avoir acquis à cet exercice, une dextérité exceptionnelle pour débrouiller le vrai du faux.

C'était une sorte de sixième sens qui me permettait de démentir et de rectifier les infamies petites et grandes de la presse vénale. A force de confronter les dépêches et leurs différents modes de déformation je pouvais reconstituer le prétexte originel, grâce aussi à une certaine connaissance des choses russes et en m'aidant de ma petite boussole marxiste. Un des éléments qui entraient pour les neuf dixièmes dans mon appréciation, était l'origine des télégrammes : Reval, Riga, Helsingfors, Varsovie étaient des centres classiques de fabrication de fausses nouvelles.

Je m'étais donc recouché, rassuré, pour laisser se calmer mon émotion. Quelques minutes après, je repris les journaux, lus soigneusement les nouvelles et compris qu'il y avait quelque chose. Ce qui venait de Moscou annonçait l'attentat ; ce qui était ajouté au point de transmission annonçait la mort. Je me levai et sortis. J'achetai de nouveaux journaux avec l'espoir d'y trouver d'autres indices.

Les rues étaient animées et j'entendis fréquemment, sur ma route les réflexions des passants : « *Alors, il est tué ? – Est-ce bien vrai, cette fois-ci ? – C'est encore un « canard », etc., etc.* » L'incrédulité était

grande, car l'assassinat de Lénine avait déjà été annoncé une bonne douzaine de fois. Depuis il l'a été plusieurs centaines...

J'errai par les rues sans trop savoir où j'allais, en proie à la fièvre des suppositions. À tout moment, il pouvait arriver un radio de Moscou détruisant tout espoir ! Mais l'optimisme révolutionnaire reprenait le dessus : Non, ce ne sera pas cette fois-ci !

J'arrivai avec un grand retard au travail, à la rédaction de la « *Vérité* ». C'était un journal éclectique dont le directeur était pacifiste et accordait l'hospitalité à une petite poignée de révolutionnaires et de communistes, dont j'étais. Je tenais la rubrique de la Révolution russe. Dans l'antichambre je me heurtai au secrétaire général, le vénérable [Maxime Serpeille](#), vieux journaliste blanchi sous le harnais et totalement dépourvu d'opinion, auquel j'accordais une certaine considération, en sa qualité de... gendre de [Gobineau](#).

Le vénérable Maxime Serpeille leva les bras au ciel et rugit :

— Lénine est mort, et vous arrivez à onze heures ?

Je répondis, exaspéré :

— D'abord il n'est pas mort !

Abasourdi, le vénérable Serpeille en oublia mon retard :

— Alors, écrivez qu'il n'est pas mort, mais écrivez quelque chose !

C'est ce que je fis. Et c'est ainsi que « *la Vérité* », contrairement à tous les journaux, publia un article expliquant que rien ne permettait de croire à la mort de Lénine tant que Moscou ne l'annoncerait pas. Le soir même, on recevait un télégramme rassurant.

Que de fois, depuis, ne nous sommes-nous pas demandé ce qui serait arrivé dans la suite si l'attentat avait privé la Révolution russe, la révolution mondiale de son chef incontestable et incontesté ?

Certes, nous croyons fermement au rôle déterminant des forces sociales mues par les facteurs économiques. Mais comment ne pas voir qu'une direction intelligente, habile, ferme, de ces forces assure une victoire plus rapide de la Révolution ? Et Lénine n'est-il pas l'incarnation de cette clairvoyance révolutionnaire sans laquelle l'avant-garde héroïque du prolétariat peut laisser passer l'heure la plus favorable à l'action, ou se faire écraser en s'ébranlant trop tôt ou trop tard ?

Les ouvriers révolutionnaires de tous les pays comprennent cela, ou le sentent instinctivement. C'est pourquoi l'influence de Lénine s'étend non seulement sur la masse énorme des peuples de l'Union des Républiques socialistes soviétistes d'Europe et d'Asie mais aussi sur une considérable partie de la classe ouvrière des deux mondes. Nul autre personnage vivant n'en exerce une comparable.

La bourgeoisie, les possédants, les exploités, les oppresseurs de toutes sortes, de tous les climats, de toutes les origines haïssent Lénine et le craignent. Ils redoutent son esprit qui se répand dans les usines et dans les champs, au fond des mines et sur les bateaux, partout où il y a des malheureux qui travaillent pour enrichir des parasites. Ils prononcent son nom avec une colère mêlée de frayeur, comme les conservateurs du siècle dernier prononçaient celui de Voltaire, ou les croyants de toujours celui de Satan.

Mais les ouvriers aiment et admirent Lénine. Ils savent qu'il leur a dévoué sa pensée, ses forces, sa vie, et que c'est lui qui avait raison quand il dénonçait l'union sacrée, quand il préconisait la transformation de la guerre impérialiste en guerre sociale, quand il prêchait la défaite de toutes les bourgeoisies

impérialistes, quand il poussait le prolétariat russe à approfondir la révolution pour en faire une révolution prolétarienne. Et ni les calomnies et les injures de la bourgeoisie, ni les injures et les calomnies des faux socialistes, des néo-syndicalistes et des pseudo-anarchistes n'entacheront la gloire de Lénine devant la classe ouvrière qui pense et qui combat.

Lénine est entré vivant dans la légende. Avant la Révolution de février, ceux qui depuis l'ont couvert d'anathèmes ignoraient jusqu'à son nom. Mais après le fameux retour en Russie des proscrits de Genève et de Berne, depuis l'histoire horrible du « wagon plombé », quelles montagnes d'absurdités accumulées, quel Elbrouz de mensonges, d'imprécations, d'insultes, d'histoires de brigands, d'inventions ineptes. Il n'est pas de plus beau monument qu'on puisse ériger en son honneur.

Les fausses nouvelles inlassablement fabriquées et répandues dans le monde pour déformer la physionomie de Lénine et celle de ses compagnons d'armes ne sont pas d'ailleurs dépourvues d'intérêt ni de signification. Elles reflètent les désirs et les espoirs de la bourgeoisie contre-révolutionnaire. Et elles mettent en relief les côtés forts de la révolution bolchevique dont elles sont l'antithèse.

Cette insistance à évoquer constamment de soi-disant conflits à l'intérieur du Comité Central du parti russe, et surtout entre Lénine et Trotsky, ne témoigne-t-elle pas de l'attente anxieuse de désaccords irrémédiables, de déchirements qui seraient fatals à la Révolution, et sans lesquels la contre-révolution n'a rien à espérer ? Mais les désirs des « esclavagistes » comme aime à les appeler Lénine, n'ont rien de commun avec les réalités, et l'unité indestructible du Parti bolchevik assure la pérennité de son œuvre.

Et ces péripéties comiques d'arrestations et d'extermination réciproques entre les deux hommes que la destinée a associés pour la réalisation de la tâche la plus grandiose qui soit, ne sont-elles pas pour nous faire mieux apprécier l'harmonie qui a rendu si féconde cette collaboration unique ?

Et que dire des frais d'imagination mis en œuvre pour peindre le tableau des camarades et des disciples de Lénine se disputant son héritage autour de son lit de mort ? On ne peut même plus s'y retrouver dans les combinaisons forgées par les inventifs fabricants de légendes : tantôt c'est Trotsky qui se ligue avec [Dzerjinsky](#) contre [Krassine](#), tantôt c'est Staline qui s'entend avec Trotsky contre Zinoviev, tantôt c'est [Radek](#) qui... Mais pendant ce temps le Comité Central du Parti et son Bureau Politique poursuivent tranquillement leur besogne.

Depuis que Lénine a été atteint de la maladie qui prive la Révolution de ses conseils et de la part énorme d'impulsion qu'il lui donnait, quels espoirs sont nourris par la réaction cosmopolite ! La fin de Lénine, pour ces fossoyeurs trop pressés, serait le commencement de la fin de la Révolution. Mais là encore, l'illusion sera de courte durée. Car Lénine ne peut pas mourir : sa pensée est impérissable comme la cause à laquelle elle est consacrée. L'homme disparu, l'esprit continuera d'inspirer ses collaborateurs, ses successeurs, ses épigones, et de féconder les efforts des nouvelles générations qui montent.

Le plus grand service que Lénine ait rendu à la Révolution est d'avoir formé un parti capable de continuer sans lui l'œuvre entreprise sur son initiative. Certes, nul ne se fait d'illusion et ne croit facile de combler le vide que laissera un jour la disparition du grand théoricien de la Révolution moderne : mais pas un révolutionnaire ne doute de la capacité du Parti bolchevik d'assumer la dictature révolutionnaire en dépit des pertes d'hommes qu'il pourra subir.

Ce n'est pas seulement le Parti bolchevik que la pensée de Lénine anime et conduit : toute l'Internationale Communiste tend à s'en inspirer. Et notamment le mouvement ouvrier français, dont l'avant-garde active se dégage progressivement de l'influence des vieilles écoles socialistes françaises sous l'attraction du bolchevisme, du léninisme. Le jauréssisme, le guesdisme, le syndicalisme, pour ne parler que des trois principaux courants d'idées d'autrefois sont refoulés au profit du communisme et confinés dans les catégories les plus arriérées de la classe ouvrière, celles qui, sous prétexte de répudier la dictature communiste, se soumettent bénévolement à la dictature de la phrase creuse, des

formules vides, des mots sans suite, du bavardage stérile.

La part personnelle de Lénine est immense, dans cette transformation de la mentalité et des méthodes révolutionnaires de l'avant-garde ouvrière française, des continuateurs de la Commune de Paris. Son petit livre : [La maladie infantile du communisme](#) est le plus grand succès de librairie connu jusqu'à ce jour dans le domaine de l'édition des œuvres de doctrine révolutionnaire ; les idées qu'il contient se sont répandues rapidement dans les milieux ouvriers éclairés et ont touché une quantité innombrable de militants qui ne savent même pas leur provenance : elles ont porté un coup terrible à la démagogie qui, jusqu'alors, faisait des ravages dans notre mouvement ouvrier.

Autrefois, il était très difficile de résister aux surenchères soi-disant « de gauche » ; chacun prétendait aller plus « à gauche » que son voisin (c'est ce que les Anglais et les Américains appellent être plus « radical ») ; et l'ouvrier au tempérament révolutionnaire et à l'esprit réfléchi ne savait en réalité où se diriger, subissait généralement l'entraînement « à gauche » tout en sentant confusément que la vérité n'était pas dans cette direction ; ni un [Guesde](#), ni un [Jaurès](#) n'ont été capables de briser ces entraînements néfastes, parce qu'ils étaient enlisés dans le marais parlementaire et opportuniste ; c'est ce qui explique le succès temporaire d'un [Gustave Hervé](#) ou d'autres aventuriers de même espèce.

Lénine a mis en miettes le fétichisme « de gauche » et a appris aux ouvriers à se garder de la démagogie comme d'une peste contre-révolutionnaire – tout en évitant de tomber dans le crétinisme réformiste. Un ouvrier sérieux et éveillé sait qu'il n'y a personne à gauche de Lénine, à gauche de la Révolution prolétarienne, et il s'en laisse conter de moins en moins par des braillards. On l'a bien vu dans le Parti Communiste par la déconfiture des politiciens qui essayaient, l'an dernier encore, de donner des leçons de révolutionnarisme aux vrais communistes. On le voit actuellement dans les syndicats révolutionnaires où une coalition anticommuniste s'épuise dans ses tentatives de mettre la main sur la direction du mouvement.

Un autre livre de Lénine a exercé une influence bienfaisante sur le mouvement français : c'est [l'État et la Révolution](#). Cette restauration de la conception marxiste de l'État et des moyens de le supprimer donne la base solide de l'union des anciens syndicalistes révolutionnaires et des communistes « nés de la guerre ». Elle prive les anarchistes de leur arme principale dans leur lutte contre le communisme. Quand le Parti communiste en fera usage mieux qu'il n'a fait jusqu'à présent, il en tirera un profit considérable pour sa propagande.

Tout récemment, nous avons publié en France : [l'Impérialisme, dernière étape du capitalisme](#), où le génie de simplification et de vulgarisation de Lénine fait merveille. On peut, tenir pour certain que ce petit livre exercera une action salutaire sur les lecteurs et ne contribuera pas peu à inculquer des idées claires, des notions de science économique élémentaires, des conceptions marxistes (c'est-à-dire ce qui leur fait le plus défaut) aux hommes qui encadrent les forces ouvrières.

Lénine appartient donc aux révolutionnaires de tous les pays, non à ceux de Russie seulement. Il est le premier militant de chaque parti communiste. Et nous sommes fiers en France d'avoir un tel homme comme conseiller, comme guide, comme chef, – sentiment que partagent pleinement nos camarades des autres pays. Partout, « les nôtres » prononcent le nom de Lénine comme on brandirait un drapeau. La haine que lui vouent les oppresseurs n'est rien au regard de l'amour que lui témoignent les opprimés.

Telles sont quelques-unes des idées qui se présentent spontanément à mon esprit, à l'occasion de l'anniversaire de l'attentat qui a failli supprimer prématurément notre maître à tous. Je les ai transcrites sans ordre, sans préparation, « sans cérémonie ». N'est-ce pas encore une façon de rendre hommage à la simplicité de cet homme unique ?

Moscou, 18 août.

Ilitch, cher Ilitch

Boris Souvarine

Source : « l'Humanité », 21e année, n°7335, dimanche 27 janvier 1924, p. 1.

On ne se rend pas compte, hors de Russie, de ce qu'était Lénine pour les révolutionnaires russes, pour les ouvriers et les paysans pauvres, pour les communistes de tous les pays qui l'ont approché. Parlons seulement de l'homme, le plus abominablement diffamé qu'on ait jamais vu ; et le plus aimé qui fut jamais.

Lénine était l'être le plus simple, le plus modeste, le plus désintéressé qu'on puisse imaginer.

Il méprisait le bien-être matériel. Dans sa vie de chef – du pouvoir révolutionnaire comme dans son existence antérieure de militant et de proscrit – il vécut comme le plus simple ouvrier. Un labeur surhumain l'absorbait tout entier. Il y trouvait sa raison de vivre et sa récompense.

Ses goûts étaient des plus modestes. Comme il avait besoin de quelque exercice physique, il aimait la bicyclette et la chasse. C'est tout ce qu'il se permettait comme délassement. Pendant les années terribles de la guerre civile et extérieure, il ignora tout repos. Il se tua à la besogne.

La toute-puissance qu'il tenait de la confiance du prolétariat ne lui épargna pas les privations. Dans, les jours de détresse et de famine, il, arrivait souvent que des délégations de paysans venaient au Kremlin et lui apportaient des provisions, signe touchant et naïf de l'amour qu'on lui témoignait. Et lui refusait tout, envoyait les dons aux crèches et aux hôpitaux.

Il avait la bonté d'un père pour ses collaborateurs, pour ses camarades de travail et de combat. On a forgé une légende insensée sur sa prétendue dureté... Il faut avoir entendu les milliers d'anecdotes qu'on se raconte entre communistes, en Russie, sur « le vieux », avec des larmes aux yeux : comment il s'inquiétait de savoir si la femme ou l'enfant d'un militant recevait un repas à la table commune, comment il usait de son influence de « dictateur » pour faire obtenir une misérable rations à l'un ou l'autre...

Il aimait les petits enfants. [Semachko](#) a raconté, l'an dernier, comment il témoignait son affection aux enfants du petit village de Gorki, près de Moscou, où il passait sa convalescence. Et les enfants l'adoraient.

Un des traits les plus frappants de son caractère était sa gaieté inaltérable. Dans les situations les plus tragiques, il conservait sa bonne humeur, son rire joyeux ou ironique. Il répandait autour de lui la confiance et l'optimisme.

Tel était Lénine, l'Homme le plus abominablement diffamé qu'on ait jamais vu, et aussi le plus aimé qui fut jamais...

La dernière fois qu'il parla dans une grande assemblée, ce fut au 4e Congrès de l'Internationale⁵, dans

5 Le IVe Congrès de l'Internationale communiste s'est tenu du 5 novembre au 5 décembre 1922.

la salle Saint-André du Kremlin. Qui, des assistants, pourrait oublier cette journée ?

Avant même qu'il parût, on se pressait contre la tribune. On eût dit qu'une force élémentaire avait porté d'un seul mouvement l'auditoire en avant, le plus près possible de l'orateur, comme pour recueillir ses paroles sans en rien perdre.

Comme il était astreint par les médecins à limiter son discours, il était préoccupé de l'heure et regardait à tout instant sa montre fixée au poignet. Cela le paralysait. Mais par instants, il oubliait les prescriptions et le Lénine d'avant la maladie réapparaissait dans des éclairs.

Quelques mois plus tard, au retour d'un voyage en Occident, je sus que la seconde attaque de son mal ne laissait guère d'espoir. Chaque fois que je demandais de ses nouvelles à quelqu'un des proches qui allaient à Gorki, on me répondait avec des larmes dans la voix.

« *J'ai vu Radek pleurer* », me dit un jour un ami polonais, en revenant de chez Ilitch. « *Ah ! nous ne le reverrons plus...* »

Les révolutionnaires les mieux trempés, qui avaient vu tomber tant de leurs frères de lutte, ne pouvaient maîtriser leur douleur. Et le peuple entier la partageait. Au cours de longs voyages à travers l'Ukraine et jusqu'au Caucase, que de fois ai-je dû répondre à la question lancinante de l'ouvrier, du paysan, du soldat : « *Comment va Ilitch ?* »

On s'efforçait d'espérer, de rassurer. On mentait avec piété, avec lâcheté, pour n'avoir pas à subir la consternation qui laisse sans paroles, sans arguments, sans voix. Quelle joie folle se répandit le jour où l'on nous apprit Ilitch va mieux ! Ilitch marche dans le jardin ! Ilitch a lu les journaux ! On se répétait cent fois la bonne nouvelle, et l'on était transfiguré.

... C'est fini. On ne demandera plus de nouvelles, d'Ilitch. On n'attendra plus son retour. Aujourd'hui on l'entertera devant le grand mur de briques du Kremlin, sur la Place Rouge, près de plusieurs chers compagnons, près d'[Inéssa Armand](#), près d'Artem⁶, près de [Vorovsky](#), près de [John Reed](#).

Mais, toujours, son souvenir vivra dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu, dans l'esprit de tous ceux pour qui il a vécu, pour qui il est mort.

⁶ Artyom Fyodor Andréévich, de son vrai nom Sergueyev (1883-1921). Vieux bolchevik. Après 1917, dirigeant soviétique en Ukraine. Décédé dans un accident de chemin de fer.

La légende infâme du « wagon plombé »

Boris Souvarine

Source : « l'Humanité », 21e année, n°7336, lundi 28 janvier 1924, p. 1-2.

Lénine mort, les légendes scélérates forgées pour l'atteindre de son vivant sont entretenues soigneusement par les sportulaires de la presse pourrie. Cela s'expliqua aisément : il n'y a pas de Raffalovitch pour les stipendier et payer soit leur silence, soit leurs éloges à tant la ligne.

S'il fallait relever toutes les sottises publiées ces jours derniers par la presse pourrie, ce numéro de « l'Humanité » n'y suffirait pas. Pour montrer une fois de plus la canaillerie de messieurs les journalistes bien pensants, nous nous bornerons à éclaircir l'histoire la plus connue – une des plus odieuses aussi – qui vient de faire une fois de plus le tour de la presse : le voyage à travers, l'Allemagne, en « wagon plombé », offert par le « kaiser » ou par « [Ludendorff](#) ».

Cent fois déjà, nous avons détruit cette légende qu'il faut détruire encore. Nous avons raconté, sans craindre de démenti, comment le gouvernement français refusa de laisser passer par la France les proscrits russes de Suisse ; comment les socialistes suisses négocièrent avec l'Allemagne à Berne pour obtenir un échange, les exilés russes de Suisse étant considérés comme des internés civils et prenant l'engagement de faire libérer, à leur retour en Russie, un nombre d'internés civils allemands égal à celui des Russes rapatriés sans distinction de partis ou d'opinions ; comment des milliers de Russes firent le voyage à travers l'Allemagne, des milliers dont l'immense majorité était composée de social-patriotes, de plékhanoviens, de s. r. de droite et de gauche, de bundistes, de mencheviks, de sans-parti, le groupe bolchevik n'étant formé que de quelques dizaines de membres.

Ce n'est donc pas Lénine qui a profité des « faveurs » du gouvernement allemand, mais l'ensemble des Russes vivant en Suisse qui ont obtenu le libre-passage, moyennant l'engagement de renvoyer en Allemagne un certain nombre de prisonniers civils. Voilà la vérité sur le fameux « wagon plombé ».

M. Ludovic Naudeau⁷, peu suspect en l'occurrence, a raconté dans son livre anti-bolchevik qu'il avait eu comme voisin de cellule, dans une prison de Moscou, un s. r. patriote qui avait fait partie des convois de Russes rapatriés en wagons plombés travers l'Allemagne. Martov, Axelrod, tous les adversaires de Lénine résidant en Suisse firent le même voyage. Axelrod-le-francophile s'arrêta même à Berlin, grâce au fait qu'il était naturalisé Suisse.

Les bolcheviks trouvèrent encore le moyen de tromper le gouvernement allemand en emmenant avec eux par fraude, et « en supplément », Karl Radek, qui n'avait pas d'autorisation, en tant que natif de Galicie, donc de nationalité légale autrichienne. Ils le cachèrent, jouèrent mille tours aux policiers allemands, et parvinrent à mener à bon port, au Danemark, le voyageur clandestin.

⁷ Naudeau, Ludovic (1872-1949), journaliste et écrivain français, correspondant à Moscou du journal « *Le Temps* » pendant la Révolution russe, arrêté et emprisonné de septembre à décembre 1918 pour ses liens avec des contre-révolutionnaires. Le journal « *Le Temps* » (publié à Paris de 1861 à 1942) reflétait les intérêts des sphères gouvernantes et était de facto l'organe officieux du Ministère français des Affaires étrangères.

Un scribe de « *Paris-Midi* » a eu l'incroyable toupet de raconter qu'il était là, lors du départ des bolcheviks de Suisse, et qu'il a vu Trotsky. Or, Trotsky (qui n'appartenait pas au groupe bolchevik) se trouvait alors aux États-Unis. Il fut arrêté sur le bateau, interné au Canada, puis relâché, et rentra à Petrograd plusieurs semaines après Lénine.

La valetaille ignoble de la presse vénale vient encore de donner sa mesure. Les « journalistes » se montrent encore plus répugnants qu'on ne saura jamais le dire. Leur soi-disant « syndicat » n'y changera rien. Mais un jour viendra où la rude poigne du prolétariat les mettra à la raison, c'est-à-dire leur imposera silence.

Nous apprenons, après avoir écrit cet article, que « le Populaire » a osé, au lendemain de la mort de Lénine, reprendre à son compte l'histoire du « wagon plombé ». C'est complet. Le journal où le soussigné a cent fois réfuté la légende inepte et défendu l'honneur révolutionnaire de Lénine ! Jusqu'où [M. Longuet](#) ne tombera-t-il pas ? – B.S.

Lénine et les communistes français

Boris Souvarine

Source : « Bulletin communiste », 6e année, n°5, vendredi 1er février 1924 p. 121-123.

Les disciples de Lénine ne sont pas près d'élever à leur maître, par leurs écrits, un monument à sa taille. Il faudra du recul pour apprécier Lénine dans toute sa grandeur, et du temps pour fouiller son œuvre, si pleine de pensée concentrée.

À cette heure, on ne peut encore que balbutier des paroles qui voudraient dire trop de choses à la fois, qui voudraient rappeler les enseignements du disparu, célébrer son labeur immense, honorer sa personne méconnue, exprimer l'admiration, la reconnaissance et le regret...

Peu à peu, on' élèvera à sa mémoire l'arc triomphal digne d'elle, pierre par pierre, c'est-à-dire page sur page. Chaque élève de Lénine apportera la sienne, jusque ce que l'idée pour laquelle il a donné sa vie ait gagné le monde.

Le mouvement communiste français doit à Lénine ce qui le différencie du mouvement socialiste qui n'est maintenant qu'un aspect du radicalisme bourgeois. Il est vrai que tout le mouvement communiste international est redevable à Lénine dans la même mesure. Mais dans d'autres pays, il existait une gauche socialiste et marxiste qui résistait aux entraînements de l'opportunisme, du réformisme, du parlementarisme, et qui avait quelques vues théoriques justes, bien que sans armature et sans conception pratique.

Lénine a donné à ces gauches ce qui leur manquait : les notions directrices et le lien entre la théorie et la pratique. À nous, socialistes de gauche français pendant la guerre, aux idées si confuses, au marxisme si livresque, Lénine a pour ainsi dire tout appris : la façon de poser les questions, de les interpréter, de les résoudre, de donner vie aux solutions.

Les anciennes écoles socialistes françaises, qui avaient eu toutes quelque chose de révolutionnaire et de prolétarien, donc qui laisseront trace dans l'histoire du prolétariat français malgré leurs erreurs et leur déchéance finale, étaient gangrenées d'idées bourgeoises bien avant la guerre. Le 4 août 1914 ne fit que consacrer définitivement leur rupture avec le mouvement historique de la classe ouvrière, et leur asservissement à la bourgeoisie. Le syndicalisme révolutionnaire, qui demeura jusqu'à la guerre prolétarien par sa composition et révolutionnaire par son esprit, s'avéra n'être ni l'un ni l'autre par son idéologie, contradictoire, confuse, riche surtout de négations, altérée d'anarchisme, et il rejoignit les tendances rivales dans le reniement et la faillite.

Les rares survivants de toutes ces écoles qui ne perdirent pas la tête essayèrent de sauver ce qui pouvait être sauvé du socialisme et du syndicalisme d'opposition au capitalisme ; ils ne sauvèrent que leur conscience, et rien de leur mouvement. Il fallut l'influence de la forte pensée de Lénine, du bolchevisme, pour que les hommes qui « se cherchaient » se rassemblent et s'engagent dans la voie nouvelle conduisant au communisme.

Grâce à leur doctrine neuve pour la France, grâce au marxisme restitué dans sa signification véritable, puisé à sa source même par Lénine, ils ont pu entreprendre un effort constructif, avec l'aide des milliers de nouveaux adeptes accourus vers eux, les « nés de la guerre » à la conscience politique qui ont formé le contingent principal du Parti communiste.

La pensée de Lénine eut peine, d'abord, à se frayer un chemin vers le prolétariat français. Dans aucun pays, la censure ne fut plus hermétique, l'état de siège plus rigoureux, et les vrais révolutionnaires moins expérimentés qu'en France. Nous ignorions tout de ce qui se passait à l'étranger, des résistances à la trahison de la 2e Internationale, du rôle des députés bolcheviks à la Douma, des appels de Lénine, de l'opposition de Liebknecht, de Rosa Luxembourg et de Radek en Allemagne, des tentatives des socialistes italiens, suisses, anglais. Nous ne savions rien du travail illégal. Quelques numéros du « *Labour Leader* », pacifiste, de la « *Sentinelle* », de la Chaux-de-Fonds, c'était tout ce que nous connaissions comme manifestations de la fidélité du socialisme international à lui-même.

Zimmerwald fut notre mot de ralliement, notre raison de reprendre confiance, le point de départ d'une action véritable, bien que gauche et timide. Mais là encore, nous étions tenus dans l'ignorance de l'essentiel. [Merrheim](#) et [Bourderon](#) nous cachèrent l'existence de la « gauche de Zimmerwald » groupée autour de Lénine, de l'aile révolutionnaire de la Conférence pacifiste.

Nous qui avions tant besoin de leçons, qui ne savions pas encore discerner l'idée de guerre de classe de celle de paix, qui sentions la vérité révolutionnaire beaucoup plus que nous ne la comprenions, nous n'avons connu qu'en 1916 le point de vue de Lénine sur la guerre. Merrheim et Bourderon, pacifistes petits-bourgeois, n'avaient rien compris à « l'extrémisme » de Lénine et ne prononçaient ce nom qu'avec une sorte d'effroi. Plus tard, après Kienthal, nous entendîmes [Brizon](#) parler de Lénine comme d'un « *illuminé* », d'un « *fou* »...

Mais le jour où la thèse de Lénine fut connue, elle conquiert la conscience révolutionnaire du prolétariat français avec une rapidité vertigineuse.

Je n'ai qu'à évoquer mon propre « cas », non pour son intérêt intrinsèque, mais comme typique pour les hommes de ma génération. Socialiste avant la guerre, pour ainsi dire « comme tout le monde », respectant et admirant tous les hommes en vue du Parti, Jaurès, Guesde, [Vaillant](#), [Sembat](#), Hervé même, confiant en eux pour conduire le socialisme français à ses destins, je ne demandais qu'à les suivre.

J'avais dix-neuf ans quand la guerre éclata : dix-neuf ans, beaucoup de lectures sans fil conducteur, une connaissance livresque du marxisme sans aucune idée du maniement de la méthode. Nos guides habituels, nos conseillers écoutés nous dirent notre devoir : partir au nom de la défense nationale... Je les crus, comme tant d'autres qui ont payé de leur vie l'erreur de leurs maîtres.

Trois mois après, seul dans mon coin, creusant farouchement la question terrible, je sentis que la défense nationale n'était qu'un mensonge, et compris qu'il fallait, selon l'expression de Jaurès que je ne connaissais pas alors, « *s'évader du crime des gouvernants* ». Je m'en évadai individuellement, égoïstement, mais en cherchant à relier mon « cas » à celui de la classe ouvrière. Comment celle-ci pouvait-elle se dégager et avoir son attitude propre ? Voilà ce que je ne savais pas. Et pas un conseil d'ancien pour me mettre sur la voie...

L'erreur de nos chefs se changeait visiblement en obstination criminelle. Je connus [Paul Faure](#), puis Longuet, [Pressemane](#), d'autres, qui cherchaient sincèrement le salut de leur classe et qui ne comprenaient pas plus que moi, enfant de vingt ans. Mais ils tentaient quelque chose, j'eus confiance en eux et fis en leur compagnie un bout de chemin.

Mais le jour où l'on me conduisit au « *Comité pour la reprise des relations internationales* », je me sentis dans la bonne direction. Il y avait encore beaucoup de confusion dans ce « Comité », du pacifisme, de l'anarchisme, du syndicalisme, mais aussi des idées substantielles, des idées

communistes apportées là par Trotsky, par [Losovsky](#). Et je m'incorporai au petit groupe, tout en comprenant obscurément que ce n'était là qu'un soulagement de conscience, qu'il fallait toucher la classe ouvrière et non se libérer en cercle restreint. C'est pourquoi je fus du premier noyau du Populaire, où l'on ne perdit pas son temps.

J'avais vingt et un ans quand j'écrivis sur la défense nationale un petit article où je tranchais mon doute d'assez ingénieuse façon, repoussant l'affirmation de ceux qui « ne séparaient pas » le socialisme de la défense nationale, et expliquant, d'autre part, qu'on subit la défense nationale comme un fait inévitable, comme le capitalisme lui-même... Impasse tragique, où je me heurtai de tous côtés à un mur, où toute une génération angoissée cherchait à se frayer une issue.

Brusquement, la vérité me fut alors révélée. Elle m'apparut sous la forme d'une longue lettre de Lénine, que Delépine me remit avec un sourire narquois qui signifiait : « *Amusez-vous à lire ces trente pages si vous en avez le courage ; moi, j'aime mieux le chant grégorien...* » Je lus la lettre, et dès lors je compris tout ce qui m'avait paru insoluble.

Lénine y donnait ce qui avait toujours manqué à la fraction révolutionnaire française : la clef de la situation, une interprétation systématique et une méthode de solution. La question de la guerre et de la défense nationale y était résolue d'une façon lumineuse qui a enseigné à la nouvelle génération comment utiliser la conception marxiste de l'histoire.

Il y disait en substance : nous ne sommes pas contre toute guerre puisque nous reconnaissons que certaines guerres ont, dans l'histoire, joué un rôle libérateur pour des peuples, par exemple les guerres de la Révolution française ; nous sommes contre la guerre profitable aux capitalistes, aux exploités, aux esclavagistes, et dans une telle guerre, défense nationale signifie défense des intérêts impérialistes : mais nous serions pour toute guerre menée contre les oppresseurs, par exemple pour une guerre des colonies contre la métropole, de l'Irlande contre l'Angleterre, etc., car dans ce cas, défense nationale signifierait défense des opprimés ; il faut donc avant tout déterminer le caractère de la guerre, établir si elle est une guerre de libération ou une guerre de spoliation et d'oppression, et alors seulement on peut se prononcer pour ou contre la défense nationale ; dans le cas de la guerre de 1914, le doute n'est pas permis, c'est bien d'une guerre impérialiste qu'il s'agit, d'une guerre que nous avions à l'avance prévue et dénoncée comme telle au Congrès de Bâle...⁸

Quelle leçon féconde de marxisme ! Quand on a compris cela et qu'on s'est assimilé cette manière d'apprécier les faits, on est acquis au communisme. C'est avec cette logique implacable que Lénine a conquis des masses innombrables, en Russie et dans le monde.

J'ajoute que le vieux, qui ne se doutait pas avoir affaire à un gosse, m'attribuait toutes sortes de desseins ténébreux, comme par exemple, une connivence avec [Ledebour](#) que je n'avais jamais vu de ma vie, ce qui lui servait de prétexte à me rudoyer impitoyablement, selon son habitude. Mais j'étais battu et content, je ne prêtai pas d'attention aux injures et je fis mon profit de ce cours magistral.

On peut dire que l'ensemble du Parti communiste français ne serait pas ce qu'il est s'il n'avait existé un Lénine pour lui enseigner le communisme,

Dans la suite, c'est Lénine qui nous a délivrés des illusions démocratiques, qui nous a appris ce que c'est qu'une révolution sociale, qui nous a inculqué la notion concrète de dictature du prolétariat, qui nous a donné conscience de la nécessité et du rôle d'un Parti communiste, qui nous a rassemblés dans une nouvelle Internationale, qui nous a débarrassés des préjugés pacifistes, qui nous a fait comprendre

⁸ Il s'agit du Congrès socialiste international extraordinaire qui se tint à Bâle les 24 et 25 novembre 1912 et qui adopta un Manifeste contre la guerre appelant les ouvriers de tous les pays à mener une lutte résolue pour la paix, il reprenait le point formulé par Lénine d'une résolution adoptée par le Congrès de Stuttgart (1907) qui disait qu'au cas où la guerre impérialiste serait déclenchée, les socialistes devaient mettre à profit la crise économique et politique provoquée par les hostilités pour mener la lutte en vue de la révolution socialiste.

l'emploi de la violence armée, qui nous a mis en garde contre le sectarisme, l'intransigeance verbale, qui nous a enseigné la souplesse et la mobilité dans la tactique...

Tout cela, ce que nous savons et ce que nous sommes, nous ne le saurions pas et ne le serions pas sans Lénine, le génial disciple de Marx, le guide et l'impulseur du mouvement ouvrier révolutionnaire contemporain.

C'est pourquoi nous perpétuerons à jamais son souvenir dans la mémoire du prolétariat mondial et puiserons dans son œuvre les raisons et la force de la mener jusqu'au bout.